NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

94 N° 2 1972

La moisson et la vendange de l'Apocalypse (14,14-20). La signification chrétienne de la révélation johannique (à suivre)

André FEUILLET

p. 113 - 132

https://www.nrt.be/es/articulos/la-moisson-et-la-vendange-de-l-apocalypse-14-14-20-la-signification-chretienne-de-la-revelation-johannique-a-suivre-1259

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La moisson et la vendange de l'Apocalypse (*14*, 14-20)

La description symbolique de la moisson et de la vendange de l'Apocalypse nous met en présence de deux scènes distinctes, et cependant très étroitement soudées l'une à l'autre. R. H. Charles [1] a voulu supprimer les versets 15-17 : ils auraient été ajoutés après coup ; la moisson ne serait ici qu'un doublet de la vendange dû à une interpolation ultérieure. Mais les arguments invoqués en faveur de cette conjecture n'ont pas convaincu la plupart des commentateurs. Il ne faudrait recourir à cette solution désespérée que si le texte ne pouvait absolument pas s'expliquer autrement. Ce n'est pas le cas, et toute la suite de notre recherche le montrera surabondamment.

Il est certain d'ailleurs que le parallélisme entre les deux scènes est assez étonnant. Il est, dit E. B. Allo, « d'une rigueur qui n'a guère d'exemple dans le reste du livre » [2]. Dans le premier tableau le Fils de l'homme apparaît sur une nuée blanche, muni d'une faucille aiguisée, et il procède à la « moisson de la terre ». Dans le second tableau un ange sort du temple céleste, muni lui aussi d'une faucille aiguisée, et il vendange « la vigne de la terre ».

Nombre de critiques ont soupçonné qu'en l'occurrence l'auteur avait fait un emprunt à une source juive ; certaines particularités stylistiques indiquées par Charles le suggéreraient peut-être [3]. Allo se déclare favorable à cette conjecture, mais en précisant que « si une source écrite est demeurée ici dans l'imagination du voyant, l'inspiration et le travail littéraire l'ont profondément transformée pour

1. *The Revelation of St John*, Edinburgh, 1920, vol. II, p. 18-21.
2. *L'Apocalypse*, Paris, 1929, p. 242.
3. *The Revelation of St John*, vol. II, p. 21.

l'adapter au contexte général » [4]. **Il est incontestable en effet que** plusieurs traits de la description : l'autel, la ville, les chevaux paraissent renvoyer à d'autres passages de l'Apocalypse.

Mais ce n'est pas le problème de la préhistoire de cette scène qui doit retenir maintenant notre attention. Nous voudrions seulement essayer de préciser sa portée. Nous verrons tout d'abord (1re et 2e parties) que les deux interprétations les plus courantes entre lesquelles se partagent les exégètes, c'est-à-dire soit l'annonce pure et simple du châtiment des ennemis de Dieu, soit la prédiction antithétique du rassemblement des élus et du châtiment des ennemis, soulèvent l'une et l'autre de graves difficultés. Insatisfaits des explications habituelles, certains commentateurs modernes ont essayé de se frayer une voie nouvelle. Nous montrerons (3e et 4e parties) la valeur des arguments que ces critiques mettent en avant, en nous attachant plus spécialement à deux données singulières qui plaident en faveur de la nouvelle exégèse : la cuve foulée en dehors de la ville (*14*, 19) et la description du Christ Juge qui porte un vêtement trempé dans le sang (*19*, 13).

Bousset nomme la péricope dont nous devons nous occuper « la partie la plus énigmatique de tout le livre », qui renferme tant de mystères [5]. La tâche du commentateur est de s'efforcer de dissiper ces obscurités et de chercher à faire accéder les chrétiens à une intelligence meilleure de la révélation johannique. Nous pensons qu'une exégèse renouvelée de la scène de la vendange, telle que celle que nous allons proposer, est une véritable clé qui permet d'aboutir à une interprétation plus chrétienne de l'ensemble de l'ouvrage. C'est ce que montrera la dernière partie de notre enquête.

I. — Le châtiment des nations ennemies de Dieu

Nombreux sont les exégètes qui voient dans les deux tableaux successifs de la moisson et de la vendange une description unique du châtiment, voire de l'extermination des nations païennes ennemies de Dieu. Sans prétendre à une énumération complète, mentionnons Bousset, Loisy, Gelin, Wikenhauser, Boismard, Lohse, Lilye, Ketter, Smith, Comblin [6].

---

4. *L'Apocalypse*, p. 243.

5. *Die Offenbarung Johannis*, Göttingen, 1906, p. 146 : « *Die rätselhafteste Partie des ganzen Buches* ». Pareillement J. C. CARPENTER, *The johannine Writings*, London, 1927, p. 147-148.

6. Voici ces références : W. BOUSSET, *Die Offenbarung Johannis*, Göttingen, 1906, p. 388-392 ; A. LOISY, *L'Apocalypse de Jean*, Paris, 1923, p. 274-275 ; A. GELIN, *L'Apocalypse*, dans *La Sainte Bible* de PIROT, t. XII, Paris, 1938, p. 639-640 ; A. WIKENHAUSER, *Die Offenbarung des Johannes*, Regensburg, 1959,

J. B. Smith [7] soutient que les mots « la moisson de la terre est sèche » (littéralement « s'est desséchée ») doivent être compris en mauvaise part, à cause de l'emploi qui est fait du même verbe *xérainein* (*sécher, dessécher,* au passif *se dessécher*) dans le reste du Nouveau Testament : le grain qui se dessèche dans la parabole du semeur (*Mt 13,* 6 par.), le figuier desséché (*Mt 21,* 19-20 par.), l'homme à la main desséchée (*Mc 3,* 1), le rameau desséché de la vigne (*Jn 15,* 6), l'herbe qui se dessèche (*Jc 1,* 11 ; *1 P 1,* 24). Mais le parallélisme évident avec le v. 18 : « les raisins de la vigne ont mûri » oblige à entendre « la moisson de la terre est sèche » en ce sens qu'elle a mûri ; c'est ce que fait la presque totalité des exégètes.

L'argument principal qui est allégué en faveur de l'exégèse péjorative de la moisson est tiré d'un oracle du Livre de Joël qui a servi de source. Au premier abord cet argument semble très fort, si bien que certains critiques n'envisagent même pas la possibilité de comprendre le texte autrement. Nous allons montrer que cette force n'est qu'une apparence trompeuse.

On sait que, sans jamais faire de citation formelle, le voyant de l'Apocalypse se sert constamment des visions, des images et des formules de l'Ancien Testament. Les commentateurs se demandent si ces passages ainsi utilisés, l'auteur les lit directement dans le texte hébreu ou araméen (pour Daniel), ou bien s'il s'inspire de la version grecque des LXX, ou de quelque autre version [8]. Il semble que les

---

p. 116-117 ; M. E. Boismard, *L'Apocalypse* (Bible de Jérusalem), 3e éd., p. 65, note *c* ; E. Lohse, *Die Offenbarung des Johannes übersetzt und erklärt,* Göttingen, 1960, p. 77-79 ; H. Lilye, *L'Apocalypse,* Paris, 1959, p. 205-208 ; P. Kétter, *Die Apokalypse,* Freiburg, 1953, p. 220-223 ; J. Comblin, *Le Christ dans l'Apocalypse,* Paris-Tournai, 1965, p. 59, note 3 ; J. B. Smith, *A Commentary on the Book of Revelation. A Revelation of Jesus Christ,* edited by J. Otis Joder, introduction by Merrill C. Tenny, Scottdale (Pennsylvania), 1962, p. 219-222. La traduction œcuménique de l'Apocalypse (1970) ne fournit dans ses notes aucune indication précise sur le sens de la moisson et de la vendange, mais il est évident qu'elle fait des deux scènes la présentation symbolique d'un même événement : le jugement eschatologique.

7. *A Revelation of Jesus Christ,* p. 220.

8. R. H. Charles (*The Revelation of St John,* vol. I, p. lxviii sq.) donne trois listes de réminiscences scripturaires : dans la première liste, la plus longue (p. lxvii-lxxviii), les réminiscences sont basées sur l'hébreu ou l'araméen ; dans la 2e et la 3e listes (p. lxxviii-lxxxi) elles ont été influencées par des versions grecques du genre de celles des Septante ou de Théodotion. Il va sans dire que chacun des cas doit être examiné avec soin et que les conclusions des critiques peuvent aisément diverger. H. B. Swete, *The Apocalypse of St John,* London, 1909, p. clv sq., pense que constamment l'Apocalypse fait usage des lxx. Dans une étude très soignée : *L'utilisation du Livre d'Ezéchiel dans l'Apocalypse,* dans *Biblica,* 1962, p. 436-472, A. Vanhoye montre qu'au moins en ce qui concerne Ezéchiel c'est le contraire qui est vrai : l'Apocalypse ne paraît dépendre, ni des lxx, ni d'une autre traduction grecque : « la solution la plus normale, dans l'état actuel de nos connaissances, semble être d'admettre **une utilisation directe du texte hébreu » (p. 461).**

deux cas se présentent tour à tour, quoique le premier cas soit le plus fréquent. Pour ce qui est d'*Ap 14,* 15-20, il est difficile d'en décider. De toute manière, le passage-source principal est ici l'oracle suivant de Joël, annonce du jugement vengeur de Yahvé destiné à châtier les peuples païens qui ont maltraité Israël : « Envoyez une faucille, car la moisson a mûri ; arrivez, foulez, car le pressoir est plein, les cuves débordent, tant leur malice est grande » (*4,* 13). Nous venons de traduire le texte original. La version des LXX (*3,* 13) n'en diffère pas, à cela près que le mot « faucille » y est au pluriel (*drépana*).

Il est presque certain qu'en plus de cet oracle de Joël l'auteur utilise encore *Is 63,* 1-6, prophétie où la punition par Yahvé des nations païennes est assimilée au travail des vendangeurs. Dans le texte des LXX de cette prophétie, on lit au v. 6 : « je les ai foulés dans ma colère, et j'ai fait couler leur sang à terre ». Le sang qui coule de « la cuve de la colère de Dieu » en *Ap 14,* 19-20 fait tout naturellement songer à cette prophétie. Ce qui renforce encore la probabilité de cette réminiscence, c'est que ce même oracle isaïen est exploité plus loin dans l'Apocalypse (en *19,* 15). Nous aurons à reparler par la suite de cette exploitation.

Revenons au texte de Joël, la source principale d'*Ap 14,* 15-20. Les nations païennes qui vont être jugées y sont comparées simultanément à une moisson mûre qui va être coupée et à une vigne qui est sur le point d'être vendangée. Il est à noter que le vocable hébreu *qasir,* qu'à l'instar de l'ensemble des traducteurs nous avons rendu par « moisson », peut aussi désigner la vendange : c'est le cas en *Is 18,* 4-5 (cf. *Is 16,* 9). Aussi, note justement M. Delcor, « il ne serait pas impossible que nous ayons en fait une image unique. Joël en effet emploie surtout des termes empruntés aux vendanges : le pressoir, la cuve taillée dans le roc pour recevoir le jus de la grappe »[9]. Les LXX présentent la même ambiguïté, puisqu'ils traduisent *qasir* par *trugètos,* qui lui aussi signifie à la fois moisson et vendange.

A supposer que l'auteur de l'Apocalypse s'inspire en l'occurrence de cette version des LXX, ainsi que le supposent L. Cerfaux et J. Cambier[10], il n'a dû voir dans la description de Joël qu'une image

9. *Les Petits Prophètes,* dans *La Sainte Bible* de PIROT, t. VIII (1re partie), Paris, 1961, p. 170-171. A. FARRER pense de même : « Joel's oracle probably speaks of vintage only » : *The Revelation of St John The Divine,* Oxford, 1964, p. 166.

10. *L'Apocalypse de saint Jean lue aux chrétiens,* Paris, 1955, Avant-Propos, p. 7 : « Nous nous sommes persuadés que saint Jean lisait un texte grec voisin de celui des LXX ; c'est pourquoi nous avons traduit régulièrement le texte grec de l'Ancien Testament plutôt que le texte hébreu ; les exceptions seront indiquées ». La péricope que nous étudions (*14,* 14-20) ne fait pas partie de ces exceptions. Pour ce qui est de cette péricope, R. H. CHARLES pense au

unique, celle de la vendange. En effet, deux fois, aux vv. 18 et 19, il applique à la vendange le verbe *trugaô* d'où dérive *trugètos* : « vendange les grappes de la vigne de la terre..., il vendangea la vigne de la terre ». Pour exprimer les idées de « moisson » et de « moissonner », Jean utilise les termes *thérismos* et *thérizô* (vv. 15-16 : 4 fois), absents du texte de Joël et qui sont exempts de toute ambiguïté, ne pouvant désigner que la récolte des céréales.

L'observation importante que nous venons de faire est négligée par l'ensemble des commentateurs. Ceux qui veulent que l'Apocalypse ne parle en *14*, 15-20 que du châtiment des peuples ennemis de Dieu s'appuient sur le fait que *Jl 4*, 13 assigne cette signification unique au double symbole de la moisson et de la vendange. Assurément il n'est pas possible de nier le contact étroit de l'Apocalypse avec la prophétie de Joël. Il est même permis de le souligner davantage encore. Avec raison certains exégètes ont fait observer [11] que la moisson et la vendange de l'Apocalypse font suite à la vision réconfortante de l'Agneau et de ses 144.000 disciples privilégiés chantant sur la montagne de Sion le cantique nouveau de leur libération messianique (*14*, 1-5), de la même façon que chez Joël le jugement (la vendange des peuples) suit l'annonce prophétique (*3*, 1-5) de l'effusion de l'Esprit sur le Reste messianique du mont Sion. Mais cette dépendance évidente vis-à-vis de Joël n'est pas un argument péremptoire en faveur de l'interprétation que nous sommes en train d'examiner. Elle ne pourrait l'être que moyennant deux conditions qui en fait ne sont pas remplies :

1°) Il faudrait prouver que l'Apocalypse reproduit exactement le langage et les symboles utilisés par Joël. Cela n'est pas certain du tout. Ainsi que nous venons de le voir, il est fort possible qu'au symbole unique de la vendange employé par Joël Jean ait ajouté celui de la moisson. Ce qui porterait davantage encore à le croire, c'est que chez Joël une seule fois l'ordre est donné d'envoyer la faucille, et non pas deux fois comme dans l'Apocalypse. Au reste, quel que soit le sens précis qu'il donne à *qasir*, le prophète ne s'attache de toute façon qu'à l'image de la vendange, alors que l'Apocalypse développe à part celle de la moisson.

2°) A supposer même que ce soient deux images distinctes de Joël qui aient donné naissance au double symbole de l'Apocalypse, il faudrait encore prouver que l'auteur se borne à reproduire sans

---

contraire qu'elle s'inspire du texte hébreu de Joël : cf. *The Revelation of St John*, vol. I, p. LXXIII, note 4 ; pareillement W. BOUSSET, commentaire, p. 389 ; E. LOHMEYER, commentaire, p. 128 ; T. HOLZ, *Die Christologie der Apokalypse des Johannes*, Berlin, 1962, p. 131.

11. Cf. Th. ZAHN, *Die Offenbarung des Johannes*, Leipzig-Erlangen, 1926, p. 526, note 2.

en changer le sens les symboles et les termes qu'il emprunte à l'Ancien Testament. Or telle n'est pas précisément sa coutume. Nous reprenons ici une remarque que nous avons faite ailleurs [12]. Plus on scrute l'Apocalypse, plus on admire la maîtrise avec laquelle l'écrivain sacré utilise les sources dont il s'inspire et fait sien tout ce qu'il emprunte. Il lui suffit parfois de très légères modifications pour suggérer, à partir de symboles ou d'expressions vétérotestamentaires, des idées proprement chrétiennes. Il nous met donc en présence, non pas d'une mosaïque de citations ou bien d'une juxtaposition d'oracles disparates, mais d'une grande création littéraire « animée d'un souffle unique » [13]. Les multiples références bibliques n'étouffent pas plus l'inspiration personnelle de l'écrivain sacré que les nombreux artifices littéraires dont il fait usage. C'est comme un message très un, dont les différentes parties se complètent et parfois se corrigent, qu'il convient de lire la révélation johannique. D'un bout à l'autre elle se donne comme l'aboutissement, mais un aboutissement proprement chrétien, de l'Ancien Testament.

A notre avis il n'est pas normal qu'en se réclamant simplement de Joël un commentateur se contente d'attribuer aux deux images apocalyptiques de la moisson et de la vendange le sens unique de punition des peuples païens ennemis de Dieu, sans même se donner la peine de chercher autre chose, comme si c'était là un point réglé une fois pour toutes.

L'étrangeté de cette interprétation, à première vue obvie, ressort nettement du fait que nous serions ainsi en présence de deux images qui feraient double emploi, sans que la seconde ajoute quoi que ce soit à la première, « fait sans autre exemple dans l'Apocalypse », observe Allo [14]. M. Rissi note avec raison que dans la présentation qui nous est faite de la première image « aucune parole n'évoque la colère divine » [15]. Pris en eux-mêmes, les termes dont se sert l'Apocalypse pour décrire la moisson ne font pas plus songer au châtiment des méchants que ceux tout à fait semblables dont use saint Marc à la fin de la petite parabole du grain qui pousse tout seul : « Quand le fruit s'y prête, aussitôt l'homme y met la faucille, parce que la moisson est à point » (*4*, 29).

Il y a autre chose encore. Au début de cette scène le Fils de l'homme est apparu sur une nuée blanche. Or dans la Bible, et tout spécialement dans l'Apocalypse, la couleur blanche est un signe fa-

12. *L'Apocalypse. Etat de la question,* Paris-Bruges, 1962, p. 66-67.

13. Cette expression est empruntée à A. VANHOYE, *L'utilisation du livre d'Ezéchiel,* p. 466. L'auteur montre dans le détail la maîtrise extraordinaire avec laquelle l'Apocalypse exploite les visions d'Ezéchiel.

14. *L'Apocalypse,* p. 245.

15. ***Was ist und was geschehen soll danach,* Zürich-Stuttgart, 1965, p. 15.**

vorable, un symbole de la joie et de la félicité [16]. Cette couleur blanche fait attendre tout autre chose qu'une simple extermination des peuples païens. Cela d'autant plus que l'image de la moisson est en elle-même évocatrice de joie : « Ils se réjouissent comme on se réjouit au temps de la moisson », dit Isaïe dans son annonce de la naissance de l'enfant messianique (*9*, 3).

II. — L'annonce antithétique du rassemblement des élus et du châtiment des ennemis de Dieu

Un bon nombre de commentateurs appliquent l'image de la moisson aux amis de Dieu et celle de la vendange à ses ennemis. Citons les noms suivants : Zahn, Swete, Allo, Hadorn, Lohmeyer, Cerfaux-Cambier, Bonsirven, Behm, Häring, Lenski, Farrer, Brütsch, Gutzwiller, Bowmann, Bornkamm, Rissi [17]. Le commentaire de Cerfaux-Cambier déclare au sujet de la scène de la moisson (*14*, 14-17) : « C'est une vision grandiose et consolante ; pour des élus il ne s'agit pas d'un jugement, mais d'une moisson. Il importe seulement de mûrir afin d'être moissonné par le Fils de l'homme » [18].

L'argument principal que cette manière de voir est en droit d'invoquer, c'est que les termes employés par l'Apocalypse pour désigner la moisson : le substantif *thérismos* et le verbe *thérizô*, qui en soi pourraient être appliqués au châtiment des méchants, ne sont pas employés dans la Bible avec cette acception. Dans les LXX ils totalisent tous les deux près de soixante-dix emplois ; pas une seule fois ils ne servent à décrire le châtiment des impies.

---

16. Cf. notre étude : *Les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse*, dans *RB* 65 (1958), p. 7-8.

17. Voici ces références ; nous ne donnons la référence complète que pour les ouvrages qui n'ont pas encore été cités : Th. ZAHN, *Die Offenbarung des Johannes*, p. 524-528 ; H. B. SWETE, *The Apocalypse of St John*, p. 189 ; E. B. ALLO, *L'Apocalypse*, p. 244-245 ; W. HADORN, *Die Offenbarung des Johannes*, Leipzig, 1928, p. 156 ; E. LOHMEYER, *Die Offenbarung des Johannes*, Tübingen, 1953, p. 127-129 ; L. CERFAUX - J. CAMBIER, *L'Apocalypse de saint Jean lue aux chrétiens*, p. 129-130 ; J. BONSIRVEN, *L'Apocalypse de saint Jean*, Paris, 1951, p. 246 ; J. BEHM, *Die Offenbarung des Johannes*, Göttingen, 1949, p. 86 ; P. HÄRING, *Die Botschaft der Offenbarung des heiligen Johannes*, München, 1953, p. 292-294 ; R. C. H. LENSKI, *St John's Revelation*, Minneapolis, 1961, p. 444-452 ; A. FARRER, *The Revelation of St John the Divine*, Oxford, 1964, p. 165-168 ; C. BRÜTSCH, *La Clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, p. 252 ; R. GUTZWILLER, *Herr der Herrscher, Christus in der Geheimen Offenbarung*, Einsiedeln-Zürich-Cologne, 1951 ; J. WICK BOWMANN, *The Drama of the Book of Revelation*, Philadelphia (sans date), p. 93 ; G. BORNKAMM, *Die Komposition der apokalyptischen Visionen in der Offenbarung Johannes*, dans *Zeitsch. für d. Neutest. Wiss.* 36 (1937), p. 140 ; du même auteur : *TWNT*, IV, p. 261 ; M. RISSI, *Zeit und Geschichte in der Offenbarung des Johannes*, Zürich, 1952, p. 16.

18. *L'Apocalypse de saint Jean lue aux chrétiens*, p. 130.

Il nous faut cependant nuancer cet argument. Ces mêmes termes *thérismos* et *thérizô* ne sont pas utilisés davantage pour désigner la récompense des justes. En outre, abstraction faite de l'emploi de ces deux mots dans les LXX, la moisson peut symboliser dans la Bible, soit la joie, soit le jugement.

Parfois la joie de la moisson figure la joie messianique ou la joie de la restauration : « Le peuple se réjouit devant toi comme on se réjouit lors de la moisson » (*Is 9,* 3 : *amètos* dans les LXX). « On s'en va en pleurant, portant et jetant la semence ; on reviendra avec des cris d'allégresse portant ses gerbes » (*Ps 126,* 6).

D'autres fois au contraire le temps de la moisson représente celui du jugement divin destructeur, car à ce moment-là l'aire est foulée sous les pieds des animaux qui piétinent le grain pour le dépiquer. Nous voulons laisser de côté *Os 6,* 11, verset étranger à son contexte et dont l'interprétation est malaisée [19]. On lit en *Jr 51,* 33 (LXX, *21,* 33) : « Ainsi a parlé Yahvé des armées, le Dieu d'Israël : la fille de Babel est comme une aire au temps où on la foule : encore un peu et viendra pour elle le temps de la moisson ». Dans les LXX il n'y a pas *thérismos,* mais (comme en *Is 9,* 3) *amètos,* qui signifie champ moissonné, moisson, temps de la moisson.

Ce qui nous intéresse le plus, c'est l'usage qui est fait dans les Evangiles de l'image de la moisson, toujours avec les mots *thérismos* et *thérizô* (*amètos* est absent du Nouveau Testament). Cet usage est commun aux quatre Evangiles. Il vaut la peine de l'examiner de près.

On lit en *Mt 9,* 37-38 (= *Lc 10,* 2) : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux ; priez donc le maître de la moisson pour qu'il envoie des ouvriers à sa moisson ». A propos de ce logion, Lagrange fait deux observations intéressantes. Tout d'abord le mot « moisson » (*thérismos*) ne désigne pas ici, comme en *Mt 13,* 30 (« le temps de la moisson ») l'action de moissonner, mais les blés mûrs pour la moisson comme en *Ap 14,* 15. En second lieu ces blés mûrs pour la moisson sont un symbole d'Israël mûr pour recevoir la bonne nouvelle : « Israël est comparé au blé menacé de sécher sur place, faute d'ouvriers. Heureusement le maître du champ peut envoyer ses ouvriers. C'est Dieu, le Seigneur d'Israël. Mais puisque la moisson n'est pas l'acte de moissonner, l'allégorie ne vise qu'Israël, et non pas l'avènement du Règne de Dieu, moins encore le jugement ou la consommation comme en *Mt 13,* 39 » [20].

---

19. Cf. A. DEISSLER, dans *La Sainte Bible* de PIROT, *Les Petits Prophètes,* t. VIII (1re partie), Paris, 1961, p. 77.

20. *Evangile selon saint Matthieu,* Paris, 1941, p. 193. Il n'est pas indispensable d'exclure toute référence eschatologique. A. DURAND commente : « C'est une moisson qui s'offre d'elle-même à la faucille, mais les bras manquent pour la rentrer dans les greniers du Père de famille ... C'est au maître du

Même usage de l'image de la moisson en *Jn 4*, 35, avec toutefois cette différence que dans ce passage les blés mûrs pour la moisson, les moissons blanchissantes ne sont pas des Juifs, mais des Samaritains : « Levez les yeux et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson. »

Particulièrement suggestif est le texte de *Mc 4*, 29. Comme dans les deux textes qui précèdent, le mot *thérismos* s'y trouve employé au sens de blés mûrs pour la moisson, ce qui, répétons-le, est également le sens de *thérismos* en *Ap 14*, 15. En outre, toujours comme dans l'Apocalypse, il est question de se servir de la faucille, littéralement d'« envoyer la faucille » : « quand le fruit s'y prête, aussitôt il y met la faucille, parce que la moisson est à point ». Enfin il est clair que, comme l'Apocalypse, le texte de *Mc* renvoie à *Jl 4*, 13 (LXX : *3*, 13). Il n'est pas certain, avons-nous dit, que dans son utilisation de *Jl 4*, 13, l'Apocalypse ait eu recours aux LXX ou à une version grecque apparentée, plutôt qu'au texte hébreu. Par contre, dans le cas du second évangile, l'utilisation des LXX ne saurait faire de doute. Ce qui le prouve, ce n'est pas seulement l'usage commun de l'expression « envoyer la faucille » avec les mêmes mots grecs *apostellein* et *drépanon* (l'Apocalypse emploie les deux verbes *pempein* et *ballein*), mais c'est encore et surtout la présence dans les deux cas du même verbe *parestèken* pris en un sens très spécial : la moisson est à point, prête à être coupée [21].

Une conséquence importante découle de ce qui précède. Nous constatons que le second évangile transforme le sens du langage de Joël : l'image de la moisson utilisée par le prophète pour annoncer le châtiment immédiat des nations païennes, saint Marc la reprend en lui conférant un sens nouveau qui n'a plus rien de péjoratif : il lui fait signifier l'heureux avènement du Règne de Dieu. Nous sommes très loin ici de la perspective nationaliste de Joël : la revanche d'Israël sur les peuples païens oppresseurs. La conclusion que nous sommes en droit de tirer de ce fait est obvie : de ce que l'Apocalypse se souvient, elle aussi, de *Jl 4*, 13, nous n'avons absolument pas le droit d'inférer que le symbole de la moisson doit avoir dans les deux passages exactement la même portée.

Il nous reste à parler de la parabole matthéenne de l'ivraie : *Mt 13*, 24-30 et 36-43. Le temps de la moisson y est une figure du temps

---

champ qu'il appartient de choisir ceux qui moissonneront pour son compte. Dieu va rejeter la hiérarchie juive, infidèle à sa mission, et faire appel au concours d'hommes nouveaux. Cette déclaration appelle tout naturellement ce qui suit : la mission des Douze » (*Evangile selon saint Matthieu*, Paris, 1948, p. 177).

21. Cf. les commentaires de saint Marc, par ex. M. J. LAGRANGE, *Evangile selon saint Marc*, Paris, 1942, p. 116 ; H. B. SWETE, *The Gospel according to St Mark*, London, 1952, p. 208.

du jugement final, tout comme en *Jr 51,* 33 (cf. *supra*). On observe toutefois une différence qui est pleine de sens : chez Jérémie le temps de la moisson ne représente que celui du châtiment divin destructeur ; dans le premier évangile il est celui où le bon grain est séparé de l'ivraie, c'est-à-dire où les justes sont séparés définitivement des impies. On pourrait être tenté d'estimer que dans cette parabole le terme *thérismos* (vv. 30 et 39) est pris exceptionnellement en mauvaise part, puisque l'ivraie est moissonnée en même temps que le bon grain. Il n'en est rien : le but premier poursuivi par le divin moissonneur n'est certainement pas d'allumer une fournaise où l'ivraie sera brûlée, mais bien plutôt « d'engranger le froment dans son grenier » (v. 30) ; alors « les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père » (v. 43). Il faut seulement concéder que le mal et les méchants peuvent eux aussi être d'une certaine façon moissonnés : cf. *Ga 6,* 8 : « Ce que l'on sème, on le moissonne ; qui sème dans sa chair moissonnera de la chair la corruption ; qui sème dans l'esprit moissonnera de l'esprit la vie éternelle ».

Que conclure des indications qui viennent d'être données ? Il faut à tout le moins dire ceci : il y a lieu de croire qu'en *Ap 14,* 15-16 les mots moisson (*thérismos*) et moissonner (*thérizein*) ont un sens favorable et se rapportent aux chrétiens amis de Dieu. En effet c'est avant tout avec cette acception favorable que les quatre évangiles se servent des mêmes termes et exploitent l'image de la moisson, en se référant même une fois (*Mt 4,* 29) au même texte vétérotestamentaire que l'Apocalypse, à savoir *Jl 4,* 13. Lohmeyer force la note en écrivant que dans le Nouveau Testament la moisson (*thérismos*) est *toujours* « le rassemblement des croyants dans les greniers célestes » [22]. Disons du moins que c'est le cas la plupart du temps.

Quant à la question de savoir si, tout en se souvenant de Joël, la révélation johannique entend également faire écho aux paraboles du Christ, elle est fort difficile à résoudre. A la rigueur le texte de l'Apocalypse pourrait s'expliquer suffisamment comme une simple exploitation, libre et originale, de celui du prophète. Cependant le

---

22. *Die Offenbarung,* p. 129. Lohmeyer est contredit sur ce point par T. Holtz, *Die Christologie,* p. 134 ; cf. aussi F. Hauck, *TWNT,* III, p. 133. Ce dernier auteur fait remarquer que l'image de la moisson implique à la fois une menace et une promesse. Le texte de *Mt 3,* 12 cité à l'appui de cette assertion n'est peut-être pas très probant, puisqu'il y est question, non pas de moissonner les épis, mais de vanner le grain pour le séparer de la paille. On a une image semblable en *Is 27,* 12 : « Il arrivera en ce jour-là que Yahvé secouera les épis, **depuis le fleuve jusqu'au torrent d'Egypte, et vous serez cueillis un à un,** enfants d'Israël ».

souvenir de la tradition évangélique est fort vraisemblable. C'est un fait que l'auteur de l'Apocalypse aime renvoyer ses lecteurs à cette tradition [23]. En l'occurrence il a en commun avec la tradition évangélique de prolonger de la même manière (la moisson de froment) un symbole emprunté à Joël et qui chez ce dernier se rapportait avant tout, sinon exclusivement, à la vendange. Rappelons encore que dans l'Apocalypse (cf. *14*, 15 : « la moisson de la terre est sèche »), tout comme dans les textes évangéliques, le mot *thérismos* désigne, non pas l'action de moissonner, mais les épis mûrs.

Des développements qui précèdent est-on en droit d'inférer que l'explication qui découvre en *Ap 14*, 15-20 le contraste entre le rassemblement des élus et le châtiment des impies aille pour ainsi dire de soi ? Nous croyons au contraire que, tout autant que celle qui a été examinée plus haut dans notre premier paragraphe, la présente exégèse soulève des difficultés presque insurmontables.

Pour que nous ayons le droit de voir dans les deux scènes successives de la moisson et de la vendange d'*Ap 14*, 14-20 l'antithèse entre la récompense des bons et le châtiment des méchants, il faudrait que ces deux scènes fussent réellement opposées entre elles. Or elles ne le sont d'aucune façon. On dirait au contraire que l'auteur s'est appliqué à montrer qu'elles restent en continuité l'une avec l'autre. C'est dans les deux cas le même scénario. Jean nous parle d'abord de « la moisson de la terre » (v. 14), puis de « la vigne de la terre » (v. 18) : les deux sont déclarées parvenues à maturité. Dans les deux cas la récolte est décrite de semblable façon ; elle se fait à l'aide d'une « faucille aiguisée » (vv. 14 et 18) ; elle est ouverte par la même formule : « jette la faucille, moissonne » ; « jette la faucille, vendange ».

Assurément la perspective du jugement caractérise la scène de la vendange ; cf. v. 19 : « la grande cuve du courroux de Dieu ». Mais il ne faudrait pas croire cette perspective absente de la scène de la moisson. En effet l'expression de *14*, 15 : « l'heure de moissonner est venue » est volontairement calquée sur une autre qu'on lit quelques lignes auparavant : « l'heure du jugement est venue ». D'ailleurs ce langage fait songer en même temps à la manière dont dans le quatrième évangile Jésus annonce son « heure », sa Passion ; comme

23. A plusieurs reprises l'auteur de l'Apocalypse se réfère certainement à des logia et à des enseignements du Christ des Evangiles, soit des Synoptiques, soit du quatrième évangile. Il semble bien avoir connu également plusieurs autres écrits du Nouveau Testament. On peut se reporter à la liste de ces réminiscences qui a été donnée par R. H. CHARLES, vol. I, p. LXXXIII-LXXXVI. Il est permis de discuter les détails de cette liste. En outre elle n'est pas exhaustive.

nous le verrons plus loin, ce rapprochement est des plus suggestifs. Jésus dit en *Jn 12,* 23 : « l'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié ». Or, dans ce même passage, la Passion de Jésus est présentée comme un jugement : « C'est maintenant le jugement de ce monde » (*12,* 31).

Certains auteurs [24] prétendent que l'appellation « vigne de la terre » (v. 18) serait destinée à stigmatiser cette vigne et à l'opposer à la vigne véritable dont le Père est le vigneron, c'est-à-dire au Christ (*Jn 15,* 1). C'est là une hypothèse invraisemblable : Jean n'a-t-il pas parlé semblablement de « la moisson de la terre » ? Partisan de l'antithèse entre la moisson des élus et la vendange des réprouvés, R. C. H. Lenski [25] n'en observe pas moins qu'il est impossible de voir dans la vigne de la terre le diable opposé au Christ, dans les branches de cette vigne les méchants et dans les fruits de cette vigne les crimes des méchants.

Il y a plus. Dans la Bible la vigne est un symbole courant de la nation choisie. Cette image est destinée à exprimer la sollicitude singulière dont Dieu a entouré son peuple : *Os 10,* 1 ; *Is 5,* 1-7 ; *27,* 2-5 ; *Jr 2,* 21 ; *5,* 10 ; *6,* 9 ; *12,* 10 ; *Ez 15,* 1-8 ; *17,* 3-10 ; *19,* 10-14 ; *Ps 80,* 9-19. Certes, ainsi que le montrent la plupart des textes que nous venons de citer, ce symbole est d'ordinaire utilisé pour souligner en même temps l'ingratitude du peuple élu. Mais, dans la description du jugement et du châtiment des peuples païens, l'image proprement dite de la vigne, évocatrice de la miséricorde et de l'élection divines, n'apparaît jamais, même dans les quelques passages où l'exécution de ce châtiment est comparée au travail de la vendange : *Is 63,* 1-6 ; *Jl 4,* 13 ; *Jr 25,* 30.

Il convient d'insister : ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament l'action précise de couper les grappes d'une vigne pour les mettre au pressoir ne peut être tenue pour un symbole courant du jugement de condamnation des ennemis de Dieu. Au même titre que couper le froment et le mettre en gerbes, couper les raisins de la vigne, c'est dans la Bible une véritable fête, et donc un symbole de joie et de félicité : *Jg 9, 27* ; *Is 16,* 10 ; *Jr 48,* 33. Dans l'Ancien Testament Dieu châtie sa vigne infructueuse en permettant qu'elle ne soit « ni taillée, ni cultivée » et qu'elle soit dévastée ou brûlée : *Is 5,* 5-6 ; *Jr 5,* 20 ; *Ez 15,* 4-5. En *Jr 6,* 9 « grapiller la vigne » et « ramener la main sur les pampres » équivaut à soustraire au châtiment les quelques auditeurs attentifs du prophète. Dans l'allégorie johannique de la vigne, le Père céleste punit les mauvais

24. Cf. par ex. P. HÄRING, *Die Botschaft,* p. 292-293 ; J. B. SMITH, *A Revelation of Jesus Christ,* p. 221.
25. *St John's Revelation,* p. 449.

disciples, non pas en coupant des grappes censées mauvaises, mais en retranchant et en jetant au feu les sarments inutiles (*Jn 15*, 6)[26].

Si nous avons mis en évidence les graves objections que l'on peut formuler à l'encontre des deux explications habituelles de la moisson et de la vendange de l'Apocalypse, ce n'est nullement pour nous donner le malin plaisir d'acculer les exégètes à une impasse. C'est que, selon nous, une interprétation nouvelle proposée par A. T. Hanson[27] et surtout J. B. Caird[28] mérite d'être regardée avec la plus grande attention. C'est elle que nous allons maintenant exposer en lui apportant un complément de démonstration, et aussi en lui faisant subir quelques modifications importantes. Nous ne dissimulerons pas les difficultés de cette nouvelle exégèse, mais nous montrerons également ses avantages, qui sont considérables.

III. — La moisson des élus et la vendange des martyrs

L'Apocalypse est un livre très fortement structuré. Pour découvrir le véritable sens de la scène d'*Ap 14*, 14-20, il convient, croyons-nous, de partir de la vision du début du chapitre *14*, car la moisson et la vendange décrites ensuite en sont le complément normal.

En *14*, 1-5 la vision de l'Agneau et des 144.000 vierges, marqués du sceau du Père et de l'Agneau, que l'auteur de l'Apocalypse oppose à la Bête et à ses adorateurs, est de toute évidence le correspondant des 144.000 Israélites marqués d'un sceau (*7*, 1-8). En guise de préliminaires, il nous faut donc dire quelques mots de cette scène d'*Ap 7*.

Nous l'avons montré ailleurs[29], les deux exégèses les plus courantes d'*Ap 7* paraissent l'une et l'autre difficilement tenables. L'interprétation qui identifie les 144.000 Israélites marqués d'un sceau avec l'Eglise tout entière va à l'encontre du sens le plus obvie du texte : celui-ci n'oppose-t-il pas à ces chrétiens très exactement comptés et issus des douze tribus d'Israël « une foule que personne

26. Pareillement en *Is 18*, 5 les pampres de la vigne de Yahvé qui sont coupés sont les ennemis de Dieu ; ils sont coupés pour permettre aux grappes de parvenir à maturité. Sur le sens de ce passage difficile, cf. O. Procksch, *Iesaja I*, Leipzig, 1930, *in h.l.* ; *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, tome IV, art. *Isaïe*, col. 663.

27. *The Wrath of the Lamb*, London, 1957, p. 173-177.

28. *A Commentary on the Revelation of St John the Divine*, dans la collection *Black's New Testament Commentaries*, London, 1966. Nous reviendrons plusieurs fois par la suite sur ce commentaire relativement bref, mais riche de sens et profondément original.

29. Cf. notre article : *Les 144.000 Israélites marqués d'un sceau*, dans *Novum Testamentum*, 1967, p. 191-224.

ne pouvait compter », car elle provenait « de toute nation et de toutes tribus, peuples et langues » (*7*, 9)? Dire avec la traduction œcuménique de l'Apocalypse qu'il s'agit vraisemblablement dans les deux cas « de l'ensemble du peuple de Dieu, d'abord dénombré selon le type offert par l'Israël du désert, et regardé ensuite dans son accomplissement céleste et glorieux » (p. 47, note sur 4[a]), c'est s'accorder sans preuve ce qu'il faudrait démontrer, car le texte suggère avec clarté un premier groupe nombré avec précision, qui certes peut être inclu dans la multitude innombrable qui suit, s'il en est vraiment le point de départ, mais ne peut d'aucune manière se confondre avec cette multitude.

Par ailleurs, à l'encontre des exégètes qui voient dans les fils d'Israël énumérés en *7*, 4-8 la seule fraction judéo-chrétienne de la grande Eglise, on doit faire valoir cette objection très forte que jamais le Nouveau Testament n'opère une discrimination de ce genre au sein de la communauté chrétienne. Une telle discrimination est particulièrement invraisemblable à la fin du premier siècle, époque de composition de l'Apocalypse.

Comme le suggère la principale source vétérotestamentaire d'*Ap 7*, 1-8, à savoir *Ez 9*, 2-6, les 144.000 Israélites marqués d'un sceau sont le « Reste d'Israël » destiné à entrer dans l'Eglise. Ils ne s'opposent pas à d'autres chrétiens, ceux qui proviennent de la Gentilité, mais aux seuls Juifs hostiles à la religion du Christ. A juste titre ils sont considérés par Jean comme *le point de départ* de l'Eglise chrétienne, qui est effectivement sortie de l'ancien peuple de Dieu.

Le commentaire récent de A. Läpple se rallie sans aucune hésitation à cette exégèse, la seule normale. « Ce sont, dit-il, les justes du peuple d'Israël qui constituent le noyau fondamental du Peuple eschatologique. On souligne ici, comme dans les évangiles (*Mc 7*, 20-24 ; *Mt 15*, 21-28), la priorité, voulue par Dieu, du peuple d'Israël » [30]. Mais, en plus d'un nombre limité d'Israélites (le « Reste »), l'Eglise doit rassembler en son sein une multitude innombrable de Gentils convertis. C'est dire que les 144.000 Israélites devenus chrétiens ne sont qu'une fraction de l'Eglise du Christ.

Venons-en maintenant aux 144.000 vierges du mont Sion (*14*, 1-5). Ils ne sauraient être identifiés purement et simplement avec les 144.000 Israélites marqués d'un sceau, car rien n'indique qu'ils ne proviennent que du peuple juif. Trois traits les caractérisent :

1°) « Ils ne se sont pas souillés avec des femmes. » Dans le contexte de l'Apocalypse, compte tenu de son langage constamment symbolique et de l'influence prépondérante des écrits prophétiques, ce

30. ***L'Apocalypse de Jean*, Paris, 1970, p. 126.**

trait doit signifier d'abord et avant tout ceci : ils ont refusé la prostitution de l'idolâtrie, c'est ce qui explique qu'ils ne portent pas l'empreinte de la Bête, mais celle de l'Agneau [31]. S'il fallait prendre ici le mot « vierge » en son sens habituel, les vierges de sexe féminin seraient exclues, ce qui est invraisemblable.

2°) « Ils suivent l'Agneau partout où il va. » Cette expression fait nettement écho aux passages évangéliques où Jésus demande à ses disciples de le suivre (*Mt 10*, 38 ; *16*, 24 sq ; *Mc 2*, 14 ; *10*, 21 ; *Lc 9*, 59 ; *Jn 12*, 26). Elle rappelle sans doute plus spécialement encore le « suis-moi » adressé à Pierre en *Jn 21*, 19, ce qui veut dire, d'après le contexte (cf. v. 18), que Pierre partagera le sort tragique de son Maître en subissant le martyre. L'Apocalypse met visiblement un lien entre ces deux formules : « ils sont vierges » et « ils suivent l'Agneau partout où il va ». Nous venons de le dire, ici la virginité doit être entendue d'abord au sens large et métaphorique. Mais, ainsi que l'observe justement la traduction œcuménique de l'Apocalypse (p. 67), ce passage peut tout de même éclairer le thème de la virginité proprement dite en tant que condition idéale pour suivre le Christ.

3°) Ils ont fermement rendu témoignage, sans aucune compromission, et « dans leur bouche ne s'est point trouvé le mensonge ». Ils ressemblent par là tout d'abord au Christ rendant témoignage durant sa Passion (cf. surtout *Jn 18*, 23-37), et aussi à la grande figure prophétique qui annonce le Christ avec le plus de précision, le Serviteur martyrisé d'*Is 53*, « dans la bouche duquel il n'y eut point de tromperie » (v. 9). Par-delà le Christ, le Serviteur souffrant annonce

---

31. Ce problème est très controversé. Pour un exposé détaillé et récent des diverses opinions, cf. C. BRÜTSCH, *La Clarté de l'Apocalypse*, Genève-Paris, 1966, p. 240-241. En faveur de l'interprétation métaphorique, Brütsch cite ALCAZAR, BOUSSET, CALMET, ALLIOLI, CRAMPON, KARRER, REZZEL, RAGAZ, WIKENHAUSER, BONSIRVEN, MARTINDALE, BARTINA, CERFAUX-CAMBIER, LOHSE, OSTY. Cf. encore HAUCK, dans *TWNT*, IV, p. 744-745 ; DELLING, dans *TWNT*, V, p. 835. M. E. BOISMARD, *Notes sur l'Apocalypse*, dans *RB* 59 (1952) p. 161-177 ; L. CERFAUX, *L'Eglise dans l'Apocalypse*, dans *Aux Origines de l'Eglise*, coll. *Recherches Bibliques*, 7, Bruges-Paris, 1965, p. 111-124 ; E. COTHENET, art. *Imitation du Christ*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, fascicules XLVIII-XLIX, Paris, 1970, col. 1559. Les arguments les plus forts paraissent être les suivants. Le mot *parthenoi* est au masculin ; seuls entourent l'Agneau « ceux qui ne se sont pas souillés avec des femmes » ; on ne voit pas pour quelle raison Jean mettrait ici à part une élite de l'Eglise, les seuls hommes vierges. Certes dès les origines le christianisme a exalté la virginité. Mais ici cette exaltation ne s'harmonise pas avec le contexte. Au contraire l'exégèse métaphorique (virginité = refus de la prostitution ou de l'impudicité idolâtrique) cadre admirablement avec lui. Maintes fois l'Apocalypse, utilisant le langage des anciens prophètes, parle de cette façon de l'idolâtrie. C'est le cas par ex. trois versets plus loin en *14*, 9 : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande, qui du vin du courroux de sa prostitution a abreuvé tous les peuples ».

donc également les martyrs chrétiens [32]. Il serait certes exagéré de voir dans les 144.000 vierges du mont Sion exclusivement les martyrs chrétiens. Mais ceux-ci sont spécialement visés. Déjà l'appellation de « prémices » qui leur est décernée au v. 4 (la présentation des prémices est l'offrande à Dieu des premiers fruits) implique clairement l'idée d'une vie offerte en sacrifice [33]. On peut dire qu'à la suite du Christ tous les chrétiens sans distinction sont tenus d'offrir leur vie à Dieu, mais ceux qui l'offrent en sacrifice sanglant ressemblent bien davantage encore à leur Maître.

Malgré les différences manifestes qui séparent les chrétiens d'*Ap 14*, 1-5 de ceux de *7*, 1-8, il doit y avoir entre eux quelque ressemblance, puisque l'auteur les a désignés par le même nombre symbolique de 144.000. Quel est ce point commun ? L'analogie consiste en ceci : *dans les deux cas nous sommes en présence d'un groupe limité de chrétiens qui fait présager une multitude beaucoup plus vaste.* Celui d'*Ap 7*, 1-8 est constitué par le Reste d'Israël, point de départ de l'Eglise. Celui d'*Ap 14*, 1-5 comprend l'ensemble des chrétiens qui, depuis les origines jusqu'au temps de l'Apocalypse, se sont montrés fidèles et ont refusé toute compromission avec l'idolâtrie (la souillure avec les femmes), n'hésitant pas, si besoin en était, à verser leur sang. Ces premiers confesseurs et martyrs, Jean les regarde comme *le simple point de départ de la multitude des chrétiens fidèles de l'avenir, notamment de ceux qui mourront martyrs.* Voilà pourquoi il les nomme des « prémices » : « ils ont été rachetés d'entre les hommes en prémices pour Dieu et l'Agneau ».

Les prémices sont la partie la plus précieuse de la récolte ; elles ne sont intelligibles que par rapport à la moisson future. Il en va de même pour les prémices symboliques. Par exemple si le Christ ressuscité est appelé « prémices de ceux qui se sont endormis » (*1 Co 15*, 20), c'est parce que sa résurrection est la garantie et même le commencement de celle de tous ses disciples, comme les premières gerbes et le premier vin nouveau apportés en prémices font présager et inaugurent la récolte prochaine. On voit par là clairement que la scène du mont Sion de *14*, 1-5 ne fait que préluder à la moisson et à la vendange de *14*, 14-20 ; elle leur est liée un peu de la même façon, avons-nous dit, que dans la prophétie de Joël il y a une connexion entre l'effusion de l'Esprit sur les rescapés

---

32. Cf. CERFAUX-CAMBIER, commentaire, p. 124.

33. Cf. R. H. CHARLES, vol. II, p. 10-11. Charles observe que si les vierges sont déclarés « irréprochables » (*amômoi*), c'est pour pouvoir être offerts en sacrifice ; comme le Christ victime qui reçoit le même qualificatif *amômos* en *1 P 1*, 29 et *He 9*, 14.

du mont Sion (*3*, 1-5) et la « vendange » symbolique du chapitre *4*, dans laquelle Yahvé opère la libération de son peuple [34].

Il faut remarquer que le terme « prémices » d'*Ap 14*, 4 n'annonce pas seulement la moisson du froment, mais aussi la vendange. En effet la Loi mosaïque faisait à l'Israélite l'obligation d'offrir non seulement « les prémices de son aire », mais encore celles « de son pressoir », c'est-à-dire de son vin nouveau (*Ex 22*, 28). Aux « vierges » nommés « prémices » de *14*, 1-5 correspondent donc tout à la fois la moisson de *14*, 14-16 et la vendange de *14*, 17-20. Nous voyons mieux maintenant pourquoi ces deux tableaux qui se suivent sont exactement parallèles, et qu'il est impossible d'y voir deux scènes antithétiques. Moisson et vendange métaphoriques concernent pareillement les futurs confesseurs de la foi chrétienne, avec une différence cependant, qui est importante, car elle montre qu'il n'y a pas simple répétition inutile du même sujet : tandis que le tableau de la moisson s'applique à tous les chrétiens fidèles, celui de la vendange ne s'applique qu'aux martyrs. Cette différence s'unissant à l'unité foncière du thème est en pleine conformité avec *14*, 1-5 où les vierges « prémices » désignent tous les premiers chrétiens fidèles, mais de façon très spéciale les martyrs.

Nous devons maintenant regarder de plus près le tableau de la vendange. Une fois coupées, les grappes de la vigne sont « jetées dans la grande cuve du courroux de Dieu ». Ce passage est le motif capital qui a décidé presque tous les exégètes à voir dans la vendange un symbole du châtiment des méchants. Cependant J. B. Caird nous semble avoir prouvé que cet argument est loin d'être irréfutable et qu'il est même indiqué de comprendre tout autrement cette scène sanglante [35]. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette démonstration en la développant. Nous invitons le lecteur à en éprouver la solidité.

Si on jette les yeux sur une concordance grecque surtout aux mots *potèrion* et *phialè* (coupe), *orgè* (colère) et *thumos*, que nous traduisons par « courroux » pour ne pas le confondre avec *orgè*, on constate que l'Apocalypse et notamment les chapitres *10-14* sont caractérisés par la fréquence de ces expressions : la colère de Dieu, le courroux de Dieu, la ou les coupes de la colère ou du courroux de Dieu, le vin du courroux, le vin du courroux de la colère : cf. *14*, 8,

34. A l'évocation de l'oracle de Joël, il faut ajouter avec J. B. Caird (commentaire, p. 178) l'exploitation du *Ps 2*, où le Messie, contre lequel les nations se sont révoltées, est constitué sur le mont Sion roi de l'univers entier. Plusieurs fois auparavant l'auteur de l'Apocalypse a manifesté sa volonté d'expliquer chrétiennement ce Psaume ; cf. *11*, 18 (= *Ps 2*, 7) et *12*, 5 (= *Ps 2*, 9).

35. *The Revelation of John the Divine*, p. 188-195.

10, 19 ; *15,* 1, 7 ; *16,* 1, 2, 3, 4, 8, 10, 12, 17 (le septénaire des coupes) ; *16,* 19 ; *17,* 1 ; *18,* 3, 6 ; *19,* 15. Il est clair qu'il existe un rapport étroit entre ces diverses réalités. Il nous faut chercher à le préciser.

C'est d'une manière proprement magistrale que l'auteur de l'Apocalypse utilise la Bible. En la circonstance nous constatons ceci : Jean établit une connexion logique entre trois métaphores que l'Ancien Testament exploitait indépendamment l'une de l'autre : 1°) la vendange : *Is 63,* 1-6 ; *Jr 25,* 30 ; *Jl 4,* 13 ; 2°) la coupe de la colère que Yahvé fait boire aux coupables : *Is 51,* 17 ; *Jr 10,* 25 ; *25,* 15-29 ; *51,* 39, 57 ; *So 3,* 8 ... ; 3°) la terre et l'épée ivres de sang : *Is 34,* 6-7 ; *Jr 46* (LXX : *26*), 10. Jean traite avec une grande liberté ces images empruntées à l'Ancien Testament, et il n'est pas exagéré de dire qu'il les recrée. *A ses yeux c'est par la vendange des martyrs que se prépare le vin de la colère divine, et c'est en s'enivrant du sang des martyrs que les ennemis de Dieu et du Christ se condamnent eux-mêmes à boire la coupe de la colère divine.*

Il faut partir de cette donnée banale : le pressoir est l'endroit où l'on prépare le vin en écrasant les grappes de raisin. Certes, à s'en tenir à l'usage fait de ce symbole dans l'Ancien Testament, le pressoir métaphorique d'*Ap 14,* 19-20 pourrait figurer la vengeance divine elle-même. Mais Jean semble y avoir vu bien plutôt *l'endroit où se prépare le vin de la colère.* En *14,* 8-10 il a entendu un ange annoncer au moyen de parfaits prophétiques la ruine de Babylone et un autre ange déclarer aussitôt après que les adorateurs de la Bête et de son image seront contraints de « boire du vin du courroux de Dieu, du vin pur versé dans la coupe de sa colère ». La punition de Babylone se produira donc quand elle sera obligée de boire cette coupe. Mais auparavant Jean la contemple « ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus » (*17,* 6). Ce sont ces atrocités et le fleuve de sang qu'elle a répandu qui remplissent la coupe destinée à son châtiment : « Payez-la comme elle-même a payé et rendez-lui au double selon ses œuvres ; dans la coupe où elle a versé à boire, versez-lui le double » (*18,* 6) [36].

---

36. Comme l'ont reconnu la plupart des commentateurs, ce passage est un écho de la loi du talion. Mais SWETE observe avec raison (commentaire p. 230) qu'on songe en même temps à ce texte du Sermon sur la montagne : « avec la mesure dont vous mesurez il vous sera mesuré (par Dieu) » : *Mt 7,* 2. Effectivement la formule « dans la coupe où elle a versé à boire versez-lui le double » est bâtie exactement sur le même patron. Ce qui invite à comprendre : dans la coupe où elle a versé à boire aux serviteurs de Dieu en les mettant à mort, et non pas, comme certains l'ont cru, dans la coupe où elle a versé à boire aux habitants de la terre « le vin de son impudicité » (*17, 3*) ; cf. par ex. pour cette dernière interprétation P. HÄRING, *Die Botschaft,* p. 334 ; E. LOHSE explique fort bien : « Babylone s'est chargée de la plus grave des fautes, car elle a répandu le sang des saints, c'est-à-dire des chrétiens et des témoins de Jésus (cf. *18,* 20, 24). Elle devra payer pour cette conduite impie (cf. *6,* 20 ; *19, 2*) ». *Die Offenbarung des Johannes,* Göttingen, 1960, p. 26.

Qu'est-ce à dire, sinon ceci ? De même que dans le quatrième évangile la Passion n'est qu'en apparence le triomphe des ténèbres et provoque en réalité leur défaite, de même dans l'Apocalypse l'effusion du sang des martyrs prélude à la condamnation de leurs persécuteurs. L'énorme quantité de sang qui sort du pressoir : « jusqu'à la hauteur du mors des chevaux sur un espace de mille six cents stades » (*14*, 20), ce n'est pas le sang des ennemis de Dieu ; c'est celui de cette vigne mystique dont le Christ est le cep et dont ses disciples sont les sarments. Nous l'avons déjà dit, toujours dans l'Ecriture la vigne est un symbole du peuple de Dieu, objet de sa sollicitude. C'est par l'œuvre accomplie au pressoir que se trouvent préparés, et les fléaux des coupes décrits tout au long des chapitres *15* et *16*, et le châtiment de la grande Babylone des chapitres *17* et *18*.

Rappelons-nous que c'est avant tout par son sang répandu sur la Croix que le Christ instaure son règne. Ainsi en va-t-il de l'Eglise : si elle l'emporte sur ses ennemis, c'est grâce au témoignage des confesseurs de la foi chrétienne, et plus spécialement encore par la vertu de ce témoignage suprême, le sang versé par les martyrs. Ce n'est pas sans motif qu'au début des deux tableaux de la moisson et de la vendange le Fils de l'homme apparaît assis sur une nuée blanche, ce qui est un signe de suprématie et de félicité : il triomphe par ses fidèles disciples, avant tout par ses martyrs qui donnent leur vie pour la cause de son nom. Ce n'est pas non plus sans motif que la formule d'*Ap 15*, 15 : « l'heure est venue de moissonner » rappelle les passages du quatrième évangile où Jésus annonce la venue de son Heure, c'est-à-dire de sa Passion : comme la Passion du Christ a été le jugement de condamnation du Prince de ce monde, le martyre des fidèles disciples du Christ consacre la ruine des persécuteurs de l'Eglise.

A la fin du chapitre *13* (v. 15), il avait été prédit que tous ceux qui ne voudraient pas adorer l'image de la Bête seraient tués. Or voici qu'au début du chapitre *15* ces mêmes chrétiens qui ont refusé d'adorer la Bête nous sont présentés comme des vainqueurs : de même que Moïse avait chanté un cantique après le passage de la Mer Rouge, de même ils chantent « leur délivrance spirituelle de l'Egypte nouvelle et de ses Pharaons » ; ils sont debout sur les bords de la mer de cristal qu'ils sont parvenus à traverser en passant par le feu (*15*, 2-4)[37]. Que s'est-il donc passé entre ces deux

37. Cf. ALLO, commentaire, p. 251. On comprend habituellement que les vainqueurs de la Bête se tiennent *sur* la mer de cristal, ce qui est assez étrange. LOHMEYER (commentaire, p. 131) voit là une surenchère par rapport aux données de l'Exode. Préférable est la solution de P. LUNDBERG, *La typologie baptismale dans l'ancienne Eglise*, Leipzig-Uppsala, 1942, p. 144. Cet auteur pense que la préposition *épi* a plutôt ici le sens de « près de » : les vainqueurs viennent de traverser la Mer Rouge, et ils se trouvent sur l'autre rivage de

événements ? Les chrétiens fidèles, hostiles à la Bête, ont effectivement été tués, comme cela avait été annoncé en *13,* 15 ; mais leur mort violente, décrite à l'aide du symbole de la vendange, a été en réalité leur triomphe. La vision de la moisson et de la vendange et le cantique de Moïse et de l'Agneau de *15,* 1-4 constituent ainsi, pris ensemble, un prélude au châtiment des impies décrit dans le septénaire des coupes (*15,* 7-16) et dans les chapitres *17* et *18* consacrés à Babylone.

En apparence, certes, c'est Babylone qui a répandu les fleuves de sang dont il est parlé en *14,* 20. En réalité c'est le Fils de l'homme lui-même qui foule le pressoir, ainsi que Jean le dira formellement en *19,* 15, car c'est lui qui fait des actes meurtriers des hommes l'instrument de leur prochain jugement, comme il a fait de sa propre Passion le jugement du monde. Il n'y a donc pas lieu de discerner entre la moisson et la vendange une différence fondamentale du fait que c'est le Fils de l'homme qui fait la moisson, tandis que c'est un ange qui procède à la vendange [38]. En fait l'ange se contente de jeter les grappes au pressoir, et c'est le Verbe de Dieu en personne qui « foule la cuve du vin de la colère du courroux de Dieu Tout Puissant » (*19,* 15).

(à suivre)

F - 75 - Paris 18e
11, rue Georgette Agutte

A. FEUILLET
Professeur à l'Institut Catholique

la mer. Il est certain que dans l'Apocalypse *épi* est employé plusieurs fois avec le verbe *histanai* au sens de « auprès de » : *3,* 20 : « voici que je me tiens à la porte et je frappe » ; *7,* 1 : « Je vis quatre anges se tenant aux quatre coins de la terre ». Cf. R. H. CHARLES, vol. I, p. 191.

38. Cet argument a été maintes fois utilisé par ceux qui voient dans la moisson et la vendange deux tableaux antithétiques.